



HAL
open science

La catégorie comme entité métalinguistique

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. La catégorie comme entité métalinguistique. Georges Kleiber, Emilia Hilgert, Silvia Palma, Pierre Frath, René Daval (coord.). Les catégories abstraites et la référence, 6, Épure, Éditions et presses universitaires de Reims, pp.407-424, 2018, Res per nomen, 978-2-37496-061-6. hal-03230631

HAL Id: hal-03230631

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03230631v1>

Submitted on 20 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La catégorie comme entité métalinguistique

Pierre Frath

Words are real things, but only if they evoke real things. But things become real only when they are named.

Anthony Burgess, *You've had your time* (1990 : 8).

Tu diras : je ne veux pas parler des mots, mais seulement des choses ; je répondrai que, bien que tu ne veuilles parler que des choses, cela n'est cependant possible que par la médiation des mots ou d'autres signes.

Guillaume d'Ockam, *Écrit sur le premier livre des Sentences*, distinction 2, question 1, p. 47 (in Biard 1997 : 5)

Aristote et les catégories

Lorsqu'on se penche sur la signification d'un mot, il est toujours éclairant d'en voir l'origine et les premiers usages¹. *Catégorie* vient du bas-latin *categoria*, repris du grec *kategoria*. Ce mot est entré dans la langue française au XVI^e siècle avec l'ensemble du corpus aristotélicien, au sein duquel il jouissait du sens philosophique et logique que le philosophe de Stagire lui avait attribué dans son *Organon*, son traité de logique. *Kategoria* est dérivé du verbe *kategorēin*, composé du préfixe *kata-*, « contre » et du verbe *agoreuein*, où l'on reconnaît *agora*, « place publique », et qui signifiait « parler en public ». *Kategorēin*, c'était donc parler en public contre quelque chose ou quelqu'un, donc accuser. Mais pour Aristote, il signifiait aussi « énoncer, signifier, affirmer », et la catégorie est devenue un mode de « désignation de l'être en général » à l'aide de « qualité[s] attribuée[s] à un objet »². Le mot a

¹ Les données étymologiques de cet article sont extraites du *Dictionnaire étymologique de la langue française*, (DELFL) sous la direction d'A. Rey (2006).

² Les passages entre guillemets proviennent de l'article « catégorie » du DELFL.

ensuite été utilisé dans la philosophie occidentale avec un sens plus général, celui de concept de l'entendement, en particulier chez Kant, avant de voir son usage se développer dans la langue commune (« catégories sociales, professionnelles, d'aliments, etc. »).

Le propos d'Aristote s'inscrit dans une des problématiques principales de la philosophie grecque, à savoir celle de l'être, *ontos*, mot sur lequel s'est construit *ontologie*, la science de l'être. Cette question préoccupait déjà les présocratiques, et notamment Parménide, dont le *Poème* consiste en une sorte de leçon que la déesse donne à « l'homme instruit »³ :

Allons, je vais te dire et tu vas entendre quelles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence ; l'une, que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de la certitude, qui accompagne la vérité ; l'autre, que l'être n'est pas, et que le non-être est forcément, route où je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire. Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer ; car le pensé et l'être sont une même chose.

La question de l'être est ainsi liée d'emblée à la vérité et à la pensée : la vérité est accessible si on rejette le non-être et si on pense l'être correctement.

Mais l'être n'est pas homogène : il y a clairement plusieurs types d'objets dans notre expérience du monde, qu'il convient de différencier. C'est ce que fait Aristote en distinguant dix acceptions de l'être, c'est-à-dire dix catégories de base à partir desquelles la vérité, et donc la connaissance, peuvent être atteintes. Il s'agit des catégories bien connues⁴ de « la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession⁵, l'action, la passion ». Ces catégories sont dites « sans liaison » par Aristote, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas besoin d'être combinées avec d'autres pour « être », au contraire

³ Le *Poème* de Parménide, trad. de Paul Tannery (1887).

⁴ Nous utilisons ici la traduction de J. Tricot (1936), Éditions les Échos du Maquis (2014).

⁵ D'autres auteurs traduisent le mot grec par « état », que nous préférons dans la suite du texte.

des entités dites « liées », c'est-à-dire des propositions comme « l'homme court, l'homme est vainqueur », dont l'« être » est de produire une valeur de vérité : la première est vraie si l'homme court effectivement, la seconde, si l'homme est effectivement vainqueur. On peut donc parvenir à la connaissance si on parle de choses qui *sont*, et si ce qu'on en dit est correctement agencé par rapport à un état du monde donné. C'est le fondement de la logique et de la connaissance.

Les dix catégories d'Aristote sont toutes « abstraites », en ce sens qu'elles ne réfèrent pas en elles-mêmes à des objets du monde. Mais *substance*, par exemple, regroupe des dénominations qui peuvent désigner des objets réels comme « homme », « cheval », ou *lieu*, qui nomme des endroits réels comme « au lycée, au marché ». D'autres regroupent des *actions* (« il coupe, il brûle »), ou des états (« il est chaussé, il est armé »), ou des qualités (« blanc, instruit »), qui n'expriment pas de réalité de substance, mais qui ne sont pas abstraites pour autant en ce qu'elles réfèrent à des réalités humaines, indéniablement existantes.

La distinction *abstrait* / *concret* ne semble ainsi pas avoir été une préoccupation pour Aristote. Seul compte pour lui le rapport à l'humain : les hommes et les chevaux sont ceux dont on parle, les lieux sont ceux qu'on connaît, les actions sont celles des hommes, les qualités sont celles qu'on perçoit, etc. En somme, les catégories d'Aristote regroupent des objets *nommés*, ayant une existence collective pour les locuteurs, qui utilisent pour en parler des expressions faisant partie de la langue grecque.

Dans un article célèbre, Émile Benveniste (1966 : 66) a montré que les catégories d'Aristote sont entièrement linguistiques : « Il nous paraît que ces prédicats [ceux d'Aristote] correspondent non point à des attributs découverts dans les choses, mais à une classification émanant de la langue même », dit-il. Les six premières catégories sont nominales ou adjectivales : la substance correspond à la catégorie des noms

« indiquant des objets, que ceux-ci soient concepts ou individus » ; la quantité, la qualité et la relation répondent à des classes d'adjectifs en grec ; quant au lieu et au temps, « ils impliquent respectivement les classes des dénominations spatiales et temporelles ». Les quatre catégories suivantes sont verbales. La position (« il est couché, il est assis ») et l'état (« il est chaussé, il est armé »), que nous ne distinguerions guère en français, correspondent à deux types de verbes en grec, et les deux dernières concernent bien évidemment l'actif et le passif (« il brûle », « il est brûlé »).

Voulant parler des choses du monde telles qu'elles semblent se présenter à lui, Aristote les a en fait abordées au travers de la langue grecque, sans au fond s'en rendre compte. Ce rapport intime entre les choses et la langue a été remarqué par Wittgenstein, pour qui « les frontières de mon langage représentent les frontières de mon monde »⁶. Notre univers est irrémédiablement humain, collectif et linguistique. Comme Aristote, nous confondons le nom et la chose car dans notre expérience tout objet naturel ou artificiel possède un nom, par exemple les arbres d'une forêt ou les pièces d'une voiture, même si nous-mêmes ne le connaissons pas ; inversement, à tout mot que nous entendons, nous pensons que doit correspondre un objet. Si on nous dit que tel animal est « moschifère », nous sommes persuadés que ce mot réfère à quelque chose, même si nous-mêmes ne savons pas à quoi (en l'occurrence, qu'il produit du musc). N'existe *pour nous* que ce qui existe dans la langue. Cela ne veut nullement dire qu'il n'existe pas des choses en-dehors de notre entendement et de la langue, mais elles ne peuvent exister *pour nous en tant que groupe humain parlant* que lorsqu'elles entrent dans la langue. Lorsqu'un scientifique découvre une nouvelle bactérie au fond de son

⁶ L'emploi de « représenter » pour traduire « bedeuten » nous semble plus juste que « signifier » dans l'aphorisme 5.6, *Die Grenzen meiner Sprache bedeuten die Grenzen meiner Welt*, car il est plus proche de l'usage courant de ce verbe en allemand.

microscope, il ne pourra en parler que lorsqu'elle aura été nommée. Dès que cette opération linguistique est accomplie, l'objet nouvellement nommé pourra entrer dans des phrases et des textes, et des connaissances discursives pourront s'accumuler à son propos dans des corpus d'usages.

Mais si les langues nous font effectivement « voir » le monde, chacune à sa manière, elles peuvent aussi se plier à quelque activité de l'esprit que ce soit. C'est ainsi que la pensée scientifique peut se construire dans n'importe quelle langue, selon Benveniste (1966 : 74). « Aucun type de langue ne peut par lui-même et à lui seul ni favoriser ni empêcher l'activité de l'esprit », dit-il⁷. « Mais [ajoute-t-il], la possibilité de la pensée est liée à la faculté de langage, car la langue est une structure informée de signification, et penser, c'est manier les signes de la langue ».

Notre approche du monde et de notre expérience est ainsi intrinsèquement linguistique. Il n'y a pas à le regretter, car d'une part, nous ne pouvons faire autrement, c'est notre condition, et d'autre part, nous sommes parvenus à construire une masse considérable de connaissances en suivant la méthode aristotélicienne consistant à parler aussi précisément que possible de l'existant nommé au sein de relations linguistiques contrôlées de manière à ce qu'elles correspondent aussi exactement que possible aux observations. C'est ainsi que se sont constitués les corpus de connaissances, notamment scientifiques, qui constituent notre culture et déterminent notre vie.

⁷ Il convient toutefois de mettre un bémol à cette affirmation. Même si toutes les langues peuvent théoriquement être scientifiques, il n'y en a qu'une poignée qui le sont effectivement, à savoir celles dont l'étendue du lexique et de la terminologie le permet. Les autres langues doivent d'abord fournir un intense effort néologique avant d'être en mesure de servir dans la recherche.

La catégorisation

Catégoriser, c'est d'une part déterminer les catégories de l'être, telles les dix d'Aristote ; c'est aussi, pour reprendre les définitions données au début du texte, énoncer, signifier, affirmer les qualités attribuées à un objet, c'est-à-dire celles qui permettent de le ranger dans telle ou telle catégorie. C'est ainsi que la méthode aristotélicienne de classification fondée sur le regroupement des attributs en genres communs et en différences spécifiques a permis de construire des taxinomies ontologiques, comme celles de Linné et de Buffon, où les plantes et les animaux sont regroupés en fonction d'attributs qu'ils possèdent ou non. A noter que cette méthode est *consciemment* et *volontairement* mise en œuvre dans le but d'acquérir des connaissances sur le monde. Et d'ailleurs, les classifications sont modifiées au fur et à mesure que les connaissances sur les objets classés s'accroissent. Il ne s'agit nullement d'une opération *inconsciente* de l'esprit humain, au contraire de ce que présupposent nombre de théories linguistiques, ainsi qu'il sera vu plus loin.

La méthode a été transposée dans la vie de tous les jours. On considère les chats, par exemple, comme possédant des caractéristiques communes (miauler, manger des souris, avoir des griffes rétractiles, etc.), dont l'ensemble produit une description de l'espèce ; c'est leur genre commun. Les chats siamois partagent ce genre avec tous les autres chats, mais s'en distinguent par leur pelage et la couleur de leurs yeux : ce sont des différences spécifiques qui permettent de les ranger dans une sous-catégorie de chats. Les chats partagent un genre commun avec tous les autres félidés, mais s'en distinguent par exemple par leur petite taille et par le fait qu'ils sont domestiques. Les chats sont ainsi une sous-catégorie des félidés, lesquels sont une sous-catégorie

des mammifères, et ainsi de suite. La sémantique du prototype⁸ a divisé les hiérarchies de catégories en trois niveaux : le niveau de base est la catégorie la plus générale capable d'évoquer une forme, par exemple celle des chats ; les catégories superordonnées (félidé, mammifère, animal, etc.) sont plus générales mais elles ne sont pas iconiques ; et les catégories subordonnées évoquent d'autres caractéristiques, par exemple le pelage du chat siamois, c'est-à-dire une représentation qui n'est pas la plus générale.

En linguistique, il existe en gros deux approches de la catégorisation, l'une référentielle, l'autre conceptuelle, toutes les deux fondées sur des opérations de l'esprit *inconscientes*. La première est l'héritière directe de la méthode d'Aristote : on considère les attributs « réels » de l'objet à catégoriser et on les regroupe en genres communs et en différences spécifiques. Pour qu'un x soit un chat, il faut qu'il possède les attributs caractéristiques de l'espèce. Comme il n'est pas plausible que, pour reconnaître un chat, nous devions lister mentalement tous ses attributs, on a proposé un modèle de Conditions Nécessaires et Suffisantes pour déterminer l'appartenance (Kleiber, 1990, chapitre 1). Si ça miaule, c'est que c'est un chat ; si ça ne miaule pas, mais si c'est un petit animal domestique qui attrape des souris, c'est aussi un chat ; etc. Du coup, la reconnaissance d'une entité est dans la dépendance des représentations et de la situation.

Les tenants des approches conceptuelles ont proposé une reconnaissance grâce à des entités conceptuelles structurantes, par exemple les *Idealized Cognitive Models* et les métaphores de Lakoff et Johnson (1980), les *frames* de Minsky, ou les prototypes de Rosch (1975). Il s'agit d'entités sémantiques et conceptuelles qui lient intimement connaissances encyclopédiques et linguistiques et qui nous donnent, selon ces auteurs, accès au monde et aux objets du monde. C'est ainsi

⁸ Voir par exemple Kleiber (1990), Aitchison (1994) ou Rosch & Mervis (1975).

que la catégorie a quitté le domaine de l'être aristotélicien pour devenir synonyme de concept. D'une nature qui nous impose sa réalité de quelque manière non spécifiée, comme chez Aristote, on est passé à une nature dont la réalité est perçue par l'intermédiaire de structures mentales. L'accent est ainsi mis sur l'individu et ses processus mentaux, et non plus sur l'être qui constitue notre univers commun.

Il y a beaucoup à dire contre ces conceptions, surtout celles issues du cognitivisme, mais ce n'est pas le propos de cet article. Nous retenons que pour les deux approches, l'existence de la catégorie va de soi, qu'elle se caractérise par des attributs à caractère ontologique, et que les mots donnent une forme linguistique à des regroupements d'attributs qui constituent leur sens lexical et qui leur préexistent, soit dans la réalité, soit au niveau conceptuel. En somme, le signifié vient avant le signifiant.

Rappelons ici la position de Saussure des *Écrits de linguistique générale* (2002), cet ensemble de notes manuscrites du grand linguiste genevois retrouvées en 1996, pour qui la séparation du signifiant et du signifié est une « façon facile et pernicieuse » de concevoir cette dualité. « Nous disons [...] que la forme est la même chose que la signification », dit-il (p. 42). Le sens ne peut donc venir avant la forme.

L'abstrait et le concret en linguistique

Comment les théories linguistiques abordent-elles les catégories abstraites ? Bien souvent, et en particulier dans les théories cognitivistes, par une transposition du « concret » à l'« abstrait », ou comme le dit Diana Ionita (2010), « par projection des catégories du niveau de base vers les catégories superordonnées et subordonnées ». Elle cite Lakoff et Johnson (1980), pour qui « les structures conceptuelles abstraites sont indirectement signifiantes ; elles sont comprises grâce à leur rapport systématique avec les structures directement signifiantes » (p. 88). « Selon ces auteurs, ajoute-t-elle, les structures conceptuelles sont signifiantes parce que 'embodied', inscrites dans notre corps,

donc provenant de et étant liées à nos expériences corporelles préconceptuelles » (p. 88). Et voici les catégories abstraites ramenées finalement au corps, une conception bien en phase avec le réductionnisme naturalisant qui caractérise le cognitivisme : toute entité « immatérielle » doit être ramenée à du « matériel » sous peine d'être considérée comme métaphysique, donc non scientifique. Nous aurions donc des « expériences corporelles préconceptuelles » grâce auxquelles nous sommes en mesure de saisir aisément les catégories « concrètes », mais qui, convenablement traitées par notre système cognitif, nous permettraient aussi de gérer les catégories « abstraites ». L'abstrait étant dorénavant relié au corps, donc au concret, il n'y a plus de problème, sauf évidemment « certaines particularités grammaticales – considérées comme des anomalies – que les catégories abstraites présentent [... et qui] les distinguent une fois de plus des entités concrètes » (p. 87-88). Parmi ces « anomalies », Ionita cite le fait qu'en anglais les abstraits n'acceptent pas les articles (**a freedom, *an anger, *the freedom, *the anger, etc.*).

Notons que cet astérisque est placé devant ces mots de manière un peu rapide. Une requête dans le *British National Corpus (Sampler)* a livré vingt-deux occurrences de *the freedom* (par exemple *the freedom of the press*) et trois de *the anger* (par exemple *the anger she had in her body*). Pour ce qui est de l'article indéfini, le *BNC Sampler* n'en a pas produit, mais on pourrait concevoir une phrase telle que *They were given a new freedom: the freedom to...* Lorsqu'un nom au singulier est accompagné d'une expansion ou lorsqu'un syntagme le contenant exprime une extraction à partir d'un ensemble, les articles *the* et *a*, respectivement, sont possibles quel que soit le type de nom.

Le raisonnement qui fonde l'abstrait dans un concret corporel ressemble à un expédient. C'est sans doute le signe qu'il règne une certaine confusion dans le traitement des noms abstraits, ainsi que le relève Kleiber dans un texte écrit en 1994, *Sur les noms abstraits*. Il

note que « les oppositions définitives le plus généralement relevées sont celles d'*accessible aux sens / inaccessible aux sens* et de *matériel / immatériel* ». « Le résultat est inévitable : les difficultés de classification sont légion » (p. 48). « *Blancheur* est-il un nom abstrait ou concret ? Que faut-il penser du référent de *licorne* ? De celui, imaginaire, de *ce bateau dont j'ai rêvé cette nuit* ? Etc. » (p. 48-49).

Il note plusieurs difficultés, notamment que si *le chien de mon voisin* réfère bien à un animal concret, ce n'est pas le cas du substantif *chien*, qui renvoie à une classe dont l'existence est virtuelle. « La chose ne serait pas bien grave, dit-il, s'il n'y avait pas de discordance possible » (p. 50), c'est-à-dire si un N jugé concret, bien que virtuel, comme *chien* ou *bateau* n'avait que des emplois concrets. Or ce n'est pas le cas : si *le bateau que j'ai acheté hier* renvoie à un référent réel, ce n'est pas le cas du *bateau dont j'ai rêvé cette nuit*, qui est imaginaire, c'est-à-dire sans qualités sensibles. Kleiber note aussi (p. 51) que les emplois génériques, comme *les baleines sont des mammifères* sont en fait abstraits, car « détachés des circonstances spatio-temporelles ». Prenons maintenant un nom jugé abstrait, par exemple *passion* (p. 52). Il a bien un emploi abstrait dans *la passion est mauvaise conseillère*, mais pas dans *la passion de Pierre se lisait sur son visage*, où la passion est bel et bien accessible aux sens de celui qui regarde Pierre.

Donnons un dernier exemple. Qu'en est-il de mots comme *blancheur* ou *épaisseur* ? Kleiber cite M. Grevisse (§452) pour qui, si *épais* est concret, c'est parce que « nous constatons par nos sens qu'un objet est épais. Si *épaisseur* est, par contre, abstrait, c'est parce que nous pouvons aussi considérer cette qualité en l'isolant de la réalité où elle se réalise » (p. 43). Ce genre de classification est le produit d'une longue tradition selon laquelle les substantifs seraient autonomes, au contraire des adjectifs, qui nécessitent un nom auquel ils puissent se rapporter. Dans notre exemple, il faut un support matériel pour porter la blancheur ou l'épaisseur (*un livre blanc, un livre épais*). Dès lors que ces adjectifs sont nominalisés (*blancheur, épaisseur*), ils héritent

de la nature autonome du substantif, que Grevisse associe à de l'abstraction.

Le pouvoir démiurgique de la langue et l'ensorcellement par le langage

Quel est le problème finalement ? Pourquoi sommes-nous à la peine sur cette question des catégories, et en particulier les abstraites ? Les auteurs tentent souvent de formuler des points de vue théoriques qu'ils espèrent en mesure de résoudre les difficultés et ils proposent alors des solutions techniques au problème des catégories, dont l'existence va de soi. Mais il y a une autre possibilité, ontologique celle-là, que l'existence des catégories soit chimérique. C'est cette voie que nous allons explorer dans la suite du texte.

Il nous faut, pour commencer, faire un petit détour par le Moyen Âge. Pour les scolastiques, à toute *denominatio* correspond une *suppositio*, c'est-à-dire ce qui est *supposé exister* en rapport avec le nom. Il s'ensuit que l'existence d'une dénomination nous fait supposer l'existence d'un référent, même si sa réalité n'est pas assurée, par exemple les divinités et les concepts métaphysiques qui leur sont associées : si on peut parler de Dieu, c'est qu'il existe de quelque manière (et peut-être est-ce le cas, nous n'en savons rien). D'ailleurs, c'était un des arguments de Descartes pour prouver l'existence de Dieu. Selon lui, les idées d'objets matériels que nous avons en tête sont causées par l'existence réelle de ces objets ; de la même manière, « l'idée de Dieu qui est en nous ne peut pas ne pas avoir Dieu lui-même pour cause », dit-il (Descartes 1990 : 307). L'idée ne l'effleure pas que l'existence de Dieu dans son esprit puisse trouver sa source dans la langue, dans le mot même de Dieu, ainsi que dans l'ensemble des corpus d'usages qui lui sont associés et auxquels il a été exposé au cours de sa vie.

Notre argument est que ce type de « création référentielle » par les dénominations est la règle : les objets pour lesquels nous avons un nom possèdent de la réalité *pour nous*, qu'elles en aient effectivement

dans le monde réel ou non. C'est le cas du mot *catégorie* : une fois entrée dans la langue avec ses usages et ses référents, la catégorie a été acceptée comme entité existant de quelque manière. Celles d'Aristote ont été discutées et critiquées, ce qui a renforcé le sentiment de leur existence et a incité d'autres auteurs, comme Kant ou Peirce, à en concevoir de nouvelles, plus adaptées à leur propos. Les catégories sont ainsi bien installées dans la pensée philosophique ; leur existence est acquise et elles ont été utilisées en linguistique pour caractériser des dénominations regroupant des ensembles d'occurrences réelles, par exemple la catégorie des chats.

La langue possède un véritable *pouvoir démiurgique* de création⁹, celui de donner une existence séparée aux choses nommées. Benveniste (1966) propose un exemple qui illustre bien ce pouvoir, selon nous. Dans la langue ewe, parlée au Togo, ce que nous dénommons « être » se répartit entre cinq verbes, par exemple *le*, qui indique l'existence (*Mawu le*, « Dieu est / existe »), ou *wo*, qui s'utilise avec certains adjectifs (*wo ke*, « être sablonneux »). Or « rien ne rapproche ces cinq verbes entre eux [dit Benveniste, 1966 : 73]. C'est par rapport à nos propres usages linguistiques que nous leur découvrons quelque chose de commun ». Les locuteurs de l'ewe voient là cinq verbes différents que rien ne relie particulièrement. Ce phénomène n'est pas limité au rapport avec des langues exotiques : le verbe *résister* possède deux sens différents dans « cette table résiste à l'acide » et « ils résistent à l'ennemi », mais nous les ressentons comme très proches. Or le premier se traduit en allemand par *aushalten*, et l'autre par *Widerstand leisten*, et ils sont ressentis comme sans rapport entre eux par un locuteur natif.

Le pouvoir démiurgique de la langue apparaît très clairement dans le discours œnophile sur le vin. Dans une présentation au 1^{er} Congrès

⁹ Sur cette question du pouvoir démiurgique de la langue, voir par exemple, Frath (2015, 2016 a, 2016 b).

de Traductologie (Paris, avril 2017), Laurent Gautier et Mathieu Bach ont fait état des résultats de leur analyse comparative du discours sur le vin par des professionnels français et allemands. Ils ont constaté qu'on ne dit pas la même chose sur les vins dans les deux langues, ce qui était assez prévisible. Ce qui l'était moins, c'est que les discours des locuteurs français entre eux sont très divergents, au point qu'il a fallu un séminaire de trois semaines pour parvenir à une certaine homogénéité sur le sens des mots utilisés. Voici quelques exemples de descriptions de vin (légèrement modifiées à partir de la transcription de l'oral) :

On a des différences au niveau des sols, on retrouvera davantage de **pierre** et de **minéralité** dans ce vin-là, qui présente une trame un peu plus **masculine** que '*Les Charmes*' qui sont **comme le nom l'indique** un peu plus **charmeurs** un peu plus **ronds**, un vin **féminin**.

C'est l'élevage en fût qui va apporter des notes par rapport au précédent, plus **toastées grillées**, un côté plus **beurré vanillé brioché**, on va dire, en bouche.

Donc le Morey Saint Denis, c'est des vins qui sont plus **masculins** en début de bouche, c'est des vins **d'homme** c'est sûr, assez, euh, sur, euh, le **gibier**.

Les auteurs ont relevé qu'il n'y a aucun accord chez les locuteurs sur ce que signifient des mots tels que *rond*, *toasté grillé* ou *beurré vanillé brioché*, une indétermination involontairement reconnue pour cette dernière série par l'usage de *on va dire*. Il n'y a pas d'accord non plus sur ce que sont au juste des vins « masculins » ou « féminins ». En l'occurrence, il semble qu'interviennent ici des usages linguistiques stéréotypés concernant les hommes, associés à la dureté minérale de la pierre et à la chasse, et les femmes, associées à la rondeur et au charme. On est ainsi en présence d'un discours qui vise à créer un univers en faisant usage de mots existant dans la langue, transférés à la description du vin. Il s'est ainsi formé un corpus ayant acquis une certaine existence dans le domaine du vin.

L'usage de ces mots permettra peut-être un jour de stabiliser leur sens afin qu'ils puissent servir de critères pour ranger les vins dans des

sous-catégories. Mais ces dernières seront-elles alors abstraites ou concrètes ? On sent bien que la question n'a pas beaucoup de sens ici, pas plus que celles que Kleiber a relevées dans son article de 1994. Il s'agit simplement de pratiques linguistiques et culturelles très communes qui participent de la création et de la structuration de notre univers délimité par des frontières linguistiques. Mais nous n'avons aucune garantie quant à sa réalité. Il peut s'agir de ce que Wittgenstein appelait « l'ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage », en l'occurrence l'attribution d'une existence non discutée aux choses nommées. Il revient à la philosophie de lutter contre cet ensorcellement, selon Wittgenstein (1961 : § 109). C'est très certainement aussi le rôle de la linguistique, ce que nous avons essayé de faire dans ce texte.

Que faire des catégories, finalement ?

« Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain », dit la sagesse populaire. La catégorisation est une activité fondamentale, très productive, à condition qu'on la considère comme une activité *consciente* et *volontaire*. Elle permet de repérer des ressemblances entre des objets nommés de notre expérience, de les formaliser dans la langue, et ainsi de les rendre disponibles pour tous les locuteurs. Il faut noter, cependant, que le choix des critères de catégorisation est toujours dans la dépendance de points de vue. Il est vain de tenter de les fonder sur un état naturel auquel nous aurions un accès non linguistique, même s'il peut servir de point de repère et d'inspiration. Il est vain aussi de les fonder sur une ontologie conceptuelle soi-disant ancrée dans le corps (comme les *Idealized Cognitive Models*), d'une part parce qu'on ne perçoit pas bien le fonctionnement de cet ancrage et, ensuite, parce qu'il n'y aurait aucune garantie d'homogénéité interindividuelle des critères, sauf à postuler des universaux sémantiques, dont l'existence resterait à démontrer. En somme, la catégorisation est une activité de pensée volontaire qui s'inscrit dans

la langue et prend une valeur culturelle commune ; elle n'est nullement une opération inconsciente de l'esprit individuel.

Le plus simple, et le plus scientifique, est d'adopter une conception nominaliste de la catégorie, telle que celle du philosophe médiéval Guillaume d'Ockham, développée dans Frath (2007 : 188-189).

Guillaume d'Ockham distingue les termes de première intention et les termes de seconde intention¹⁰. Les premiers réfèrent aux choses réelles, les seconds à d'autres termes. Ainsi les termes scientifiques (qui désignent les choses) sont-ils de première intention et les termes logiques (qui désignent d'autres termes), de seconde intention. La connaissance est des choses, pas des formes produites par l'esprit, qui ne sont pas ce qui est compris, mais ce par quoi les choses sont comprises. Il fait donc une distinction entre le monde réel et la connaissance que nous pouvons en avoir grâce à la logique, c'est-à-dire, pour lui, six termes métaphysiques : l'être, la chose, le quelque chose, l'unité, le vrai et le bon, qui peuvent être prédiqués les uns des autres. Il n'existe que des choses individuelles. Les catégories, concepts, formes, essences et autres universaux ne sont que des termes de seconde intention, c'est-à-dire des produits de notre entendement par lequel nous tentons de comprendre les choses. Contrairement à Aristote, il ne pose pas ces entités comme réelles. Il ne peut y avoir de compréhension qu'à partir des choses, l'erreur étant de croire que les produits de notre discours sur les choses sont des choses réelles en elles-mêmes.

Autrement dit, la réflexion scientifique génère légitimement un discours qui vise à nommer les choses et à exprimer les relations entre elles aussi correctement que possible : c'est ce que recommandait déjà Parménide ; mais il n'y a aucune raison d'attribuer une existence *en soi* à ces entités descriptives : en linguistique, la métalangue n'a aucune valeur ontologique.

Il reste maintenant à régler la question des « choses réelles ». La dernière phrase de la citation ci-dessus est un écho de la position de Parménide sur la pensée de l'être, qui mène à la vérité, et celle du non-

¹⁰ Ce résumé de la philosophie de Guillaume d'Ockham s'inspire de Russell (1946 : 462-465) et de Biard (1997).

être, qui mène à l'erreur. Mais qu'est-ce qui *est* pour nous, les êtres humains ?

Pour Wittgenstein, « les frontières de mon langage représentent les frontières de mon monde », avons-nous dit plus haut. Ce point de vue débouche sur une conception anthropologique de la langue et de l'existence humaine : nous vivons, pensons et parlons dans un univers linguistique en prise sur le réel et notre expérience commune. Tous les objets nommés font partie de notre monde humanisé et possèdent une valeur anthropologique. Certains parmi eux ont aussi un ancrage dans le réel matériel, par exemple les objets naturels comme les chats, ou les artéfacts comme les pièces d'une voiture. D'autres n'ont qu'un ancrage dans l'expérience humaine, comme les sentiments ou les émotions. On peut les distinguer aisément : supposons que l'humanité disparaisse du jour au lendemain ; les objets matériels subsisteraient, pour un temps du moins, mais il n'y aurait plus ni passion, ni intelligence, ni liberté. Or, on ne peut pas dire pour autant que ces objets n'existent pas pour nous ; ils existent bel et bien, mais uniquement dans notre expérience commune telle qu'elle apparaît dans la langue. Cette différence entre le réel-anthropologique et le purement anthropologique nous semble plus pertinente que la dichotomie abstrait / concret.

Les catégories sont des objets anthropologiques et toute catégorie est ainsi une abstraction à caractère métaphysique, qu'elle dénomme un ensemble d'objets réels comme les chats, ou d'objets purement anthropologiques comme les sentiments. Seuls les objets individualisés en discours peuvent désigner un référent réel, comme *le chat de mon voisin*, *le bateau que j'ai acheté hier*, ou *la passion de Pierre* [qui *se lisait sur son visage*]. Cependant, on peut aussi, en discours, faire usage de la seule valeur anthropologique des mots, sans réalité sensible donc, par exemple à propos d'un bateau dont on a rêvé ou de la passion qui est mauvaise conseillère.

Finalement, le problème des catégories en linguistique est produit par un saut ontologique que nous effectuons à partir de la langue. Nous croyons que ce que la langue nous présente *est*. Cette croyance est cependant mise à mal quand l'« être » des choses nommées n'a pas de qualités sensibles évidentes, et nous les qualifions alors d'abstraites.

Les linguistes font un usage démiurgique de la langue lorsqu'ils passent du métalinguistique à l'ontologique : les descriptions de la langue, surtout quand elles sont formelles, sont alors volontiers considérées comme existantes, et souvent causales, par exemple dans la grammaire générative, où le linguiste croit que la phrase est produite par un code qui la précède.

La métalangue fait partie de la langue commune, et elle nous suffit pour son étude. Mais il faut éviter de se laisser « ensorceler », autant que faire se peut, de ne pas laisser le pouvoir démiurgique de la langue nous amener à croire en l'existence ontologique et causale des entités métalinguistiques.

Références bibliographiques

- Aitchison, J., 1994, « Understanding Words », in G. Brown, K. Malmkaer, A. Pollitt, J. Williams (Eds), *Language and Understanding*, Oxford : OUP.
- Aristote, 2014, *Catégories*, traduction de J. Tricot (1936), Porto-Vecchio : Éditions les Échos du Maquis.
- Benveniste, E., 1966, « Catégories de pensée, catégories de langue », *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, 63-74.
- Biard, J., 1997, *Guillaume d'Ockham. Logique et philosophie*, Paris : PUF.
- Burgess, A., 1990, *You've had your time*, Londres : Penguin books.
- Descartes, R., 1990, *Méditations métaphysiques*, traduit du latin par M. Beyssade, Paris : Le Livre de Poche (1^{ère} publication 1641).
- Frath, P., 2007, *Signe, référence et usage*, Paris : Éditions le Manuscrit.
- Frath, P., 2015, « Dénomination référentielle, désignation, nomination », *Langue française*, n° 188, Julien Longhi (coord.), pp. 33-46.
- Frath, P., 2016 a, « Référence et dénomination de l'être et du non-être », in E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath (coord.), *Négation et référence*,

- Reims : Éditions et Presses Universitaires de Reims, « Res per nomen », 139-156.
- Frath, P., 2016 b, « Epistémologie linguistique de la causalité », in S. Viellard et I. Thomières (dir.), *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, disponible en ligne à partir de [URL] : http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/LA_GRAMMAIRE_DE_LA_CAUSE_actes.pdf, 162-178.
- Ionita D., 2010, « Les catégories abstraites – approches en sémantique cognitive et pistes pour la didactique des langues », *Synergies*, n° 5, 87-98.
- Gautier, L., Bach, M., 2017, « Les composantes émotionnelles et culturelles des descripteurs sensoriels : enjeu pour l'équivalence terminologique en traduction », présentation au *1^{er} Congrès de Traductologie* (Paris, avril 2017).
- Grevisse, M., 1936, *Le bon usage*, Paris - Louvain-la-Neuve : Duculot (12^e édition refondue par A. Goose, 2001).
- Kleiber, G., 1994, « Sur les noms abstraits », in *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris : Armand Colin, 48-64.
- Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris : PUF.
- Lakoff, G., Johnson, M., 1980, *Metaphors we live by*, Chicago : The University of Chicago Press.
- Parménide, 1887, *Le Poème*, traduction de P. Tannery, <http://www.guyarbus.com/blog/poesie/parmenide-le-poeme.html>, consulté le 22. 12. 2017.
- Rey, A. (dir.), 2006, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris : Le Robert.
- Rosch, E., Mervis B. C., 1975, "Family Resemblances: Studies in the Internal Structure of Categories", *Cognitive Psychology*, 7, 573-605.
- Russell, B., 1946, *History of Western Philosophy*, London : Routledge.
- Saussure de, F., 2002, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L., 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris : Gallimard.
- Wittgenstein, L., 1965, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris : Gallimard.